

Stendhal (1783-1842)

La Chartreuse de Parme

Fabrice trouva bientôt des vivandières, et l'extrême reconnaissance qu'il avait pour la geôlière de B... le porta à leur adresser la parole; il demanda à l'une d'elles où était le 4^e régiment de hussards, auquel il appartenait.

— Tu ferais tout aussi bien de ne pas tant te presser, mon petit soldat, dit la cantinière touchée par la pâleur et les beaux yeux de Fabrice. Tu n'as pas encore la poigne assez ferme pour les coups de sabre qui vont se donner aujourd'hui. Encore si tu avais un fusil, je ne dis pas, tu pourrais lâcher la balle comme un autre.

Ce conseil déplut à Fabrice; mais il avait beau pousser son cheval, il ne pouvait aller plus vite que la charrette de la cantinière. De temps à autre le bruit du canon semblait se rapprocher et les empêchait de s'entendre car Fabrice était tellement hors de lui d'enthousiasme et de bonheur, qu'il avait renoué la conversation. Chaque mot de la cantinière redoublait son bonheur en le lui faisant comprendre. A l'exception de son vrai nom et de sa fuite de prison, il finit par tout dire à cette femme qui semblait si bonne. Elle était fort étonnée et ne comprenait rien du tout à ce que lui racontait ce beau jeune soldat.

— Je vois le fin mot, s'écria-t-elle enfin d'un air de triomphe: vous êtes un jeune bourgeois amoureux de la femme de quelque capitaine du 4^e hussards. Votre amoureuse vous aura fait cadeau de l'uniforme que vous portez, et vous courez après elle. Vrai, comme Dieu est là-haut, vous n'avez jamais été soldat; mais, comme un brave garçon que vous êtes, puisque votre régiment est au feu, vous voulez y paraître, et ne pas passer pour un capon.

Fabrice convint de tout: c'était le seul moyen qu'il eût de recevoir de bons conseils. J'ignore toutes les façons d'agir de ces Français, se disait-il, et si je ne suis pas guidé par quelqu'un, je parviendrai encore à me faire jeter en prison, et l'on me volera mon cheval.

— D'abord, mon petit, lui dit la cantinière, qui devenait de plus en plus son amie, conviens que tu n'as pas vingt ans: c'est tout le bout du monde si tu en as dix-sept.

C'était, la vérité, et Fabrice l'avoua de bonne grâce.

— Ainsi, tu n'es même pas conscrit; c'est uniquement à cause des beaux yeux de la madame que tu vas le faire casser les os. Peste! elle n'est pas dégoûtée. Si tu as encore quelques-uns de ces *jaunets* qu'elle t'a remis, il faut *primo que* tu achètes un autre cheval; vois comme ta rosse dresse les oreilles quand le bruit du canon ronfle d'un peu près: c'est là un cheval de paysan qui te fera tuer dès que tu seras en ligne. Cette fumée blanche, que tu vois là-bas par-dessus la haie, ce sont des feux de peloton, mon petit! Ainsi, prépare-toi à avoir une fameuse venette, quand tu vas entendre siffler les balles. Tu ferais aussi bien de manger un morceau tandis que tu en as encore le temps.

Fabrice suivit, ce conseil, et, présentant un napoléon à la vivandière, la pria de se payer.

— C'est pitié de le voir! s'écria cette femme; le pauvre petit ne sait pas seulement dépenser son argent! Tu mériterais bien qu'après avoir empoigné ton napoléon je fisse prendre son grand trot à Cocotte: du diable si ta rosse pourrait me suivre. Que, ferais-tu, nigaud, en me voyant détalé? Apprends que, quand le brutal gronde, on ne montre jamais d'or. Tiens, lui dit-elle, voilà dix-huit francs cinquante centimes, et ton déjeuner te coûte trente sous. Maintenant, nous allons bientôt avoir des chevaux à revendre. Si la bête est petite, tu en donneras dix francs, et, dans tous les cas jamais plus de vingt francs, quand ce serait le cheval des quatre fils Aymon.

Le déjeuner fini, la vivandière, qui pérorait toujours, fut interrompue par une femme qui s'avavançait à travers champs, et qui passa sur la route.

- Holà, hé! lui cria cette femme; holà! Margot! ton 6^e léger est sur la droite.

- Il faut que je te quitte, mon petit, dit la vivandière à notre héros; mais en vérité tu me fais pitié; j'ai de l'amitié pour toi, sacrédié! Tu ne sais rien de rien, tu vas te faire moucher, comme Dieu est Dieu! Viens-t'en au 6^e léger avec moi.

- Je comprends bien que je ne sais rien, lui dit Fabrice, mais je veux me battre et je suis résolu d'aller là-bas vers cette fumée blanche.

- Regarde comme ton cheval remue les oreilles! Dès qu'il sera là-bas, quelque peu de vigueur qu'il ait, il te forcera la main, il se mettra à galoper, et Dieu sait où il te mènera. Veux-tu m'en croire? Dès que tu seras avec les petits soldats, ramasse un fusil et une giberne, mets-toi à côté des soldats et fais comme eux, exactement. Mais, mon Dieu, je parie que tu ne sais pas seulement déchirer une cartouche.

Fabrice, fort piqué, avoua cependant à sa nouvelle amie qu'elle avait deviné juste.

- Pauvre petit! il va être tué tout de suite; vrai comme Dieu ! ça ne sera pas long. Il faut absolument que tu viennes avec moi, reprit la cantinière d'un air d'autorité.

- Mais je veux me battre.

- Tu te battras aussi ; va, le 6^e léger est un fameux, et aujourd'hui il y en a pour tout le monde.

- Mais serons-nous bientôt à votre régiment?

- Dans un quart d'heure tout au plus.

Recommandé par cette brave femme, se dit. Fabrice, mon ignorance de toutes choses ne me fera pas prendre pour un espion, et je pourrai me battre. A ce moment, le bruit du canon redoubla, un coup n'attendait pas l'autre. C'est comme un chapelet, dit Fabrice.

On commence à distinguer les feux de peloton, dit la vivandière en donnant un coup de fouet à son petit cheval qui semblait tout animé par le feu.

La cantinière tourna à droite et prit un chemin de traverse au milieu des prairies; il y avait un pied de boue; la petite charrette fut sur le point d'y rester: Fabrice poussa à la roue. Son cheval tomba deux fois; bientôt le chemin, moins rempli d'eau, ne fut plus qu'un sentier au milieu du gazon. Fabrice n'avait pas fait, cinq cents pas que sa rosse s'arrêta tout court: c'était un cadavre, posé en travers du sentier, qui faisait horreur au cheval et au cavalier.

La figure de Fabrice, très-pâle naturellement, prit une teinte verte fort prononcée; la cantinière, après avoir regardé le mort, dit, comme se parlant à elle-même: Ça n'est pas de notre division. Puis, levant les yeux sur noire héros, elle éclata de rire.

- Ha! ha! mon petit! s'écria-t-elle, en voilà du nanan ! Fabrice restait glacé. Ce qui le frappait surtout, c'était la saleté des pieds de ce cadavre qui déjà était dépouillé de ses souliers, et auquel on n'avait laissé qu'un mauvais pantalon tout souillé de sang.

- Approche, lui dit la cantinière, descends de cheval; il faut que tu t'y accoutumes. Tiens, s'écria-t-elle, il en a eu par la tête.

Une balle, entrée à côté du nez, était sortie par la tempe opposée, et défigurait ce cadavre d'une façon hideuse; il était resté avec un oeil ouvert.

— Descends donc de cheval, petit, dit la cantinière et donne-lui une poignée de main pour voir s'il te la rendra.

Sans hésiter, quoique près de rendre l'âme de dégoût, Fabrice se jeta à bas de cheval et prit la main du cadavre qu'il secoua ferme; puis il resta comme anéanti: il sentait qu'il n'avait pas la force de remonter il cheval. Ce qui lui faisait horreur surtout, c'était cet d'il ouvert.

La vivandière va me croire un lâche, se disait-il avec amertume. Mais il sentait l'impossibilité de faire un mouvement : il serait tombé. Ce moment fut affreux; Fabrice fut sur le point de se trouver mal tout à fait. La vivandière s'en aperçut, sauta lestement à bas de sa petite voilure, et lui présenta, sans mot dire, un verre d'eau-de-vie qu'il avala d'un trait; il put remonter sur sa rosse, et continua la route sans dire une parole. La vivandière le regardait de temps à autre du coin de l'oeil.